

Les Français du bar Le Rallye affirment connaître une existence bien pire que celle des gens qui « *vivent de pain et de sardines dans des taudis, à Adjarré ou Treichville* ». On est loin de la vision métropolitaine du Blanc colonial, à la vie princière, parti « *faire du CFA* »... Rue du Gabon, Etienne, la trentaine frêle, mal rasé et pathétique, quémande sans vergogne ni exclusive - « *Mon frère, pardon, un peu l'argent !...* » - pour le boire aussitôt en koutoukou, le redoutable alcool de palme trafiqué. Il a déjà liquidé depuis cinq ans son petit fonds de commerce...

En brousse, un séjour prolongé fait découvrir des Européens très isolés, exclus des deux sociétés. Ainsi ces deux contremaîtres de la scierie de Port-Gauthier, rencontrés après trois heures de piste, à la saison des pluies : contact viril de patibulaires buveurs de bière, curieusement discrets sur les conditions de leur arrivée, directement de Marseille, pour se faire oublier...

La vogue baba cool des années 70 - « faux Blancs » fort mal vus par les Ivoiriens respectueux d'une image classique du colon - a laissé quelques traces. A Grand-Lahou, une communauté campe dans les étages d'une demeure coloniale : Clémentine, vingt-deux ans, vit à mi-temps de ses charmes à Abidjan ; Yvon exploite de ses mains le bois à brûler ; Jean et Loïc ont trouvé « *un job de bana bana (5)* » pour un Anango (nigérian), portant sur une pirogue, pour un salaire de misère, d'énormes paquets de bambou de Chine jusqu'aux villages proches.

« *L'Afrique, cette maîtresse jalouse...* » : Au Rallye, les habitués enchaînent les considérations fascinées sur « *la femme africaine* ». Les jeunes militaires français de la base de Port-Bouët, les volontaires du service national inexpérimentés, les vieux Blancs désargentés se retrouvent encore à la Cabane Bambou ou au Whisky à gogo, les boîtes à filles de Treichville. Ainsi Stevie, « *ex-commando choc du Bina (6)* », de retour en Côte-d'Ivoire après l'armée : il dit s'être « *mis à la colle* », avec Rosalie, une petite couturière plutôt délurée, une Attiée (ethnie ivoirienne) de dix-sept ans, et vit avec Marie- Jeanne, leur petite fille métisse, dans un « *entrer-coucher* » de 15 m² à Koumassi. « *Tant que ça dure* », dit-il avec fatalisme... Bagarres et drogues, alcool et sida le guettent, à moins que le « milieu » franco-africain ne le récupère. Les services de l'ambassade rapatrient, bon an mal an, une quinzaine d'aventuriers impécunieux, partis faire fortune au hasard, et perdus dans les mirages d'une Afrique du XIX^e siècle.

Abidjan est-il si différent de Johannesburg ? Même cascade de mépris d'un « apartheid soft », où chaque communauté vit entre soi dans la concurrence des emplois, des formations, et des privilèges. Certes, les « vieux Africains » aiment passionnément le pays, s'ils n'apprécient pas toujours les habitants. Pour le sociologue ivoirien Marcellin Assi, les voisins africains de ces Français de Bassam nourrissent souvent un certain ressentiment contre des comportements jugés suffisants et dominateurs : « *Les Blancs restent toujours entre eux, ils nous méprisent.* » Tolérants, la plupart des Ivoiriens respectent cependant les plus anciens, estimant qu'ils ont « *un grand passé, mais peu d'avenir* »...

La mort hors de la France n'obsède guère ces derniers « pauvres Blancs ». M. André Sallès, par exemple, se voit volontiers rejoindre bientôt les tombes colorées du cimetière marin de Bassam. De temps à autre, des livres défraîchis portant le nom des vieux coloniaux et celui des anciennes possessions d'Indochine ou d'Afrique apparaissent sur les « librairies par terre